

ALEXANDRE

... où Herbert rencontre enfin le compagnon idéal, et où William le Noir comprend sur le dos d'Anton qu'un coq peut être un mauvais cheval...

Herbert pensait souvent à Alexandre. Il pouvait rester assis des heures à distiller son absence avec un sentiment de solitude accablant. Le plus pénible, c'était quand les grandes tempêtes d'hiver le retenaient prisonnier dans sa cabane. Il écoutait alors le vent cogner avec des hurlements lugubres le pignon de sa baraque et se remémorait sans fin les bons moments qu'Alexandre et lui avaient partagés. L'absence de son compagnon le rendait presque fou.

Alexandre était entré dans la vie d'Herbert par une chaude journée d'août. Il en était sorti un froid matin de février. Six mois durant, ils avaient vécu ensemble à Guess Grave. Chose en soi assez remarquable car Herbert n'avait jamais pu retenir un compagnon si longtemps. Soit l'intéressé prenait en grippe Herbert, dont la vie mentale était compliquée et parfois harassante pour qui jour après jour devait en subir les affres, soit il s'en retournait comme il était venu parce que la cabane était un vrai gruyère et qu'en

plus Guess Grave se trouvait être un des districts de la côte les plus pauvres en gibier.

La station était vieille et mal entretenue. Tout le monde savait ça. Quand le vent de nord-ouest soufflait, Herbert devait monter des paravents de boîtes de biscuits autour des bougies pour qu'elles ne s'éteignent pas. Et par vent chargé de neige, il lui fallait déblayer le plancher à grands coups de pelle, plusieurs fois par jour.

Mais Herbert aimait Guess Grave. C'était un romantique doté d'une âme d'artiste. Il voyait des choses que les autres chasseurs ne remarquaient pas et vivait de ces riens que les autres habitants de la côte, les tenant pour acquis, ne voyaient même plus.

Guess Grave était bien située. Là-dessus, aucun doute, la station disposait du meilleur emplacement. Un petit renfoncement l'abritait, à l'embouchure du Fjord d'Argent derrière un large cours d'eau. De la fenêtre, une vue splendide s'étendait sur le fjord. Au-delà de la mer couverte de glace, on apercevait un enchevêtrement montagneux escarpé, la Bosse de Svensson, qui, orienté au nord, protégeait la station du vent dominant.

De longues années durant, Herbert y avait vécu solitaire. Il lui était arrivé d'avoir des compagnons, mais ceux-ci, comme on l'a vu, avaient disparu rapidement en quête de terrains de chasse plus giboyeux et de partenaires moins bavards. Mais un jour survint Alexandre. Un beau coq d'Italie, à l'épaisse crête écarlate, deux penes se pavant sur le croupion et des cercles orange autour des yeux.

Alexandre était arrivé en Arctique à bord de la *Vesle Mari*, le rafiote de la chasse aux phoques. Sa mission, au voyage aller vers la côte orientale du Groenland, était de stimuler les pondeuses, et son destin, au retour vers la Norvège, de finir dans la soupière. Mais le sort en décida autrement.

Herbert, dans un mémorable état d'ivresse, sortait en titubant de la cabine du capitaine Olsen, prêt à reprendre sa yole pour rentrer à la maison, quand il s'écroula sur la cage d'Alexandre, posée devant lui sur le pont. Surpris, Herbert considéra le coq qui, tout aussi interloqué, gloussa à l'adresse d'Herbert.

— On veut causer, petit ami ? hoqueta Herbert.

Rotant son whisky, il s'assit devant la cage.

— Si c'est l'cas, y a plus que toi à bord qu'en soit encore fichu, balbutia-t-il dans un renvoi. Tous ces marins d'eau douce sont rétamés depuis belle lurette.

Alexandre se tourna de profil pour fixer Herbert, puis regloussa gentiment.

— J'pige rien à c'que tu me chantes, concéda Herbert.

Il hocha la tête, mais s'arrêta vite parce que ça lui donnait le tournis. Glissant un doigt à travers le grillage il gratta le cou du coq.

— T'as de l'allure, petit gars, je parie que tu t'appelles Alexandre. Ça crève les yeux qu'tu t'appelles Alexandre, en tout cas y a pas qu'un peu d'Alexandre en toi.

Herbert ferma les yeux et tenta de rassembler ses idées. Il s'assoupit un peu, mais se réveilla en sursaut quand le coq, fidèle à son devoir, se mit à chanter face au soleil.

— Ben, qu'est-ce qui te prend, tu sais pas l'heure ?

Herbert tira son oignon de sa poche et le consulta un bon moment. Puis il regarda le soleil, au nord, et branla le chef d'un air compréhensif.

— Sûrement pas commode d'être un coq par ici, j' imagine. Mais tu remplis ton devoir, Alexandre, ça mérite d'être noté ! Tu m'as l'air de bonne et fidèle nature.

Il regarda autour de lui, puis rapprocha sa tête de la cage et murmura :

— Ça me plaît guère l'idée qu'tu doives rester dans cette sale cage. Pour un joli coq comme toi, c'est pas convenable. T'as pas accosté au bon mouillage, camarade.

Il leva le crochet de la porte grillagée.

— À mon avis, mieux vaudrait que tu me suives à Guess Grave. Là, tu pourrais te balader, faire le beau, picorer par terre et devenir mon petit favori. Qu'est-ce que t'en penses ?

Il ouvrit la cage et en tira le volatile.

— T'es un coq spécial, ça se voit du premier coup, murmura-t-il. Sacrebleu, pas question de te laisser fricasser et servir à cette horde de Nordiques beurrés qui est là-dessous !

Herbert glissa le coq à l'intérieur de son anorak et, d'un pas mal assuré, gagna le bastingage où était amarrée sa yole.

— Pour l'instant, tu la boucles un peu, camarade, parce que tu rentres avec le vieil Herbert à Guess Grave où un destin extraordinaire t'attend.

Herbert transporta Alexandre à terre et l'installa sur la couchette supérieure, celle qu'avait occupée autrefois William le Noir lors de son séjour de deux mois avant d'émigrer chez Mads Madsen à Kap Thompson.

L'automne se passa normalement. Alexandre se portait à merveille. Il se promenait devant la maison, gloussait et rejetait des petits cailloux derrière lui. Peu à peu, il s'était accommodé du soleil de façon à ne plus chanter que deux fois par jour. Évidemment, son sérail de poules lui manquait, mais c'était un coq raisonnable qui rapidement sut se contenter de la seule compagnie d'Herbert. Il semblait écouter avec intérêt les longs discours sur toutes sortes de sujets tenus par ce dernier et, pour ne rien en perdre, trottinait sur les talons d'Herbert, quand il avait à faire au-dehors.

L'hiver s'annonça. D'abord par quelques petites tempêtes pendant lesquelles Alexandre demeurait ébahi au bord de sa couchette en s'ébouriffant pour lutter contre le froid. Sa crête épaisse pâlissait et s'affaissait d'un côté ou de

l'autre sans qu'Alexandre y puisse quoi que ce soit. Mais il continuait de chanter parce que le soleil se levait encore sur la mer, pour le plus grand bonheur des hommes et des coqs.

Le froid se fit plus mordant. D'abord le fjord gela, puis la neige s'installa et peu à peu la mer s'emplit de glace et se solidifia. Herbert partait poser ses pièges car il entrait à présent dans sa période d'activité. Pour cette raison, Alexandre demeurait trop souvent seul à la maison, ce qu'il ne semblait guère apprécier. Un beau matin, Herbert eut conscience qu'Alexandre commençait à prendre un aspect bouffi.

— Ça va pas, gronda-t-il. Tu peux pas rester là, perché sur ta couchette, à te faire du lard. Faut se remuer, p'tit Alexandre, si on veut garder la ligne !

Dès lors, Alexandre fut astreint à prendre de l'exercice. Herbert lui tressa une laisse avec des lignes à pêche et entreprit de le promener. Ils contournaient la Bosse de Svensson, marchaient sur les lacs gelés des hautes terres et s'allongeaient dans les petits buissons glacés pour admirer, de là-haut, la station en contrebas. Mis à part qu'il avait bien froid à ses pattes nues et qu'Herbert, rapport à la meute qu'il avait rapatriée de l'Île aux Chiens, le tenait en laisse, Alexandre aimait bien ces promenades. Quand ils étaient tous deux ainsi couchés sur les hauteurs, le panorama rendait Herbert sentimental et cette sentimentalité déteignait sur Alexandre qui se serrait affectueusement contre lui.

— Regarde en bas cette petite maison, Alexandre, disait par exemple Herbert à son camarade emplumé, c'est notre chez-nous ! C'est pas une pensée stimulante, ça ? Nous avons un foyer. Pas seulement quatre murs sous un couvercle, non, un vrai foyer qui abrite nos pensées, nos sentiments et nos désirs.

Ces réflexions étaient souvent le préambule de discours fleuves, discours dont raffolait Alexandre, ces mêmes discours qui avaient autrefois fait fuir William le Noir.

Alexandre gloussait d'une voix rouillée à cause de ses pattes glacées et glissait la tête dans la poche de l'anorak d'Herbert où, souvent, se cachaient quelques miettes de pain. Ils aimaient philosopher de concert.

— Maintenant, tu vois ce William le Noir, expliqua Herbert. Il a été mon compagnon pendant un temps, mais il ne voulait rien apprendre. C'était un Norvégien, comme toi Alexandre, mais sans grand-chose là-dedans.

Il désignait son crâne.

— C'est pas pour débîner un déserteur, mais tu seras d'accord avec moi que William n'était vraiment pas à sa place à Guess Grave. C'est une station pour âmes sensibles. Ses habitants doivent être capables de réfléchir aux choses et d'en sentir toutes les merveilles. Jamais William n'avait aucune de ces pensées tranquilles qui nous viennent d'elles-mêmes et qu'on peut approfondir, nous deux.

Herbert tirait énergiquement sur son brûle-gueule.

— Mais comme j'te disais, faut pas l'enfoncer, ce William. Il pouvait sûrement pas faire mieux, le pauvre, et puis, il avait aussi son p'tit savoir-faire, faut pas oublier ! D'abord prendre grand soin des peaux et, en plus, fabriquer le meilleur pain aux raisins secs qu'on puisse imaginer. Dommage qu'il ait été négligent envers lui-même, je veux dire, question vie intérieure.

Au cours de l'hiver, le bruit qu'Herbert hivernait à Guess Grave en compagnie d'un coq se répandit sur toute la côte. C'était une rumeur intéressante et bien accueillie partout. On avait entendu parler de bien des compagnons étranges et chacun en avait connu pour sa part, mais un coq, nommé Alexandre, voilà qui sortait assez de l'ordinaire.

À Kap Thompson, où sévissaient Mads Madsen et William le Noir, on était assez préoccupé. Qu'un homme vive seul avec ses petites manies était une chose, qu'il les partage avec un coq en était une autre. Qu'en plus, il promène le volatile en laisse et l'appelle Alexandre, voilà qui

justifiait amplement l'intervention de ses amis. William le Noir tirait de son séjour à Guess Grave un certain sentiment de responsabilité et il suggéra à Mads Madsen d'aller mesurer sur place l'étendue des dégâts.

Le voyage leur prit quatre jours, au milieu de la gelée sonore de la nuit hivernale. Ils coupèrent au plus court par la Vallée du Rhum où le vent avait transformé la neige damée et bosselée en vraie planche à laver, et descendirent le lit du fleuve glacé pour déboucher à quelques centaines de mètres derrière la cabane d'Herbert.

Alexandre les déçut. Il restait perché sur le bord de sa couchette, ne s'intéressant aucunement aux voyageurs. Herbert, en revanche, accueillit ses visiteurs avec enthousiasme. Il les fit asseoir à la longue table, mit à bouillir du café et sortit du genièvre hollandais. Il était sincèrement heureux de leur visite. Après les banalités d'usage, la conversation porta sur Alexandre. Le pouce pointé par-dessus son épaule, William le Noir interrogea :

— C'est quoi ce machin, là-haut ?

Herbert fit passer le sucre candi et versa du genièvre dans les tasses.

— C'est Alexandre, dit-il, un animal parmi les plus remarquables que j'aie pu rencontrer.

William le Noir pivota sur sa chaise pour examiner l'oiseau de plus près.

— À mon avis, il a l'air un peu con, fit-il, en tout cas il est dans la semoule.

— Ha, ha, con et dans la semoule, hein ?

Le rire d'Herbert était un rien forcé.

— On peut se demander qui est le plus con et dans la semoule, ici.

Il posa sur son favori un regard plein d'amour.

— Alexandre, mon cher William, resplendit d'intelligence, ça se voit au premier coup d'œil, à condition de ne

pas être soi-même con et dans la semoule. Qu'est-ce que t'en dis, Madsen ?

Mads Madsen ne dit rien. Il avait le nez plongé dans sa tasse de café et aspirait les fortes senteurs du genièvre.

— Cet Alexandre-là, continua Herbert, a plus d'esprit que dix gars comme toi, William. C'est un penseur, j'peux te dire ! Il peut rester là-haut à réfléchir et à philosopher pendant des jours et des nuits. Et ça, personne peut prétendre qu't'aies jamais été fichu de le faire.

— Quand je me couche, c'est pour dormir, pas pour penser, protesta William, mais il comprit aussitôt qu'il n'était pas de taille à tenir tête à Herbert dans un duel verbal.

— Justement. Quand t'étais couché là-haut, tu ronflais la gueule ouverte à en montrer tes polypes. Alexandre, lui, vois-tu, ne remue pas et fait défiler dans sa tête toutes sortes de choses auxquelles tu ne piges que couic. Parce que tu sais ce qu'il a, Alexandre ? Non, tu sais pas, parce que tu sais pas grand-chose. Alexandre il a quelque chose là-dedans, camarade, et ce quelque chose, c'est tout juste c'qui te manque à toi.

William encaissa la vanne sans broncher. Il n'avait jamais eu le goût de discuter avec Herbert, parce que Herbert avait le don de jongler avec les mots jusqu'à le rendre complètement maboul. Herbert pouvait se gargariser de paroles des éternités durant.

William tenta de dévier la conversation :

— Un coq, ça peut pas supporter la période sombre, dit-il. Ni ton petit génie de là-haut, ni n'importe quel autre coq. Il crèvera avant, et à ta place, Herbert, j'couperais le cou de c'te volaille et j'en ferais une soupe avant qu'elle soit devenue complètement immangeable. J'te signale que les vieux coqs, ça se dessèche et qu'ça prend un vrai goût de merde de poule si on les bouffe pas à temps. Pas vrai, Mads Madsen ?

Mads Madsen grogna dans sa tasse. Un grognement diplomatique qu'Herbert, comme William, interpréta à son avantage. William le Noir poursuivit :

— Ça crève les yeux que le soleil lui manque. V'là le problème ! Prive un coq de soleil, il tombe en quenouille comme un homme privé de travail.

— Foutaises ! répliqua Herbert. Alexandre hiberne. Il s'accommode de l'hiver et il n'est pas à plaindre. Il utilise raisonnablement ses journées à réfléchir à des tas de choses sérieuses. J'en connais qui devraient en faire autant !

Il posa sur William un regard significatif, mais William était d'une nature trop simple pour saisir ce genre d'allusion.

— Une chose est sûre, en plus, ajouta Herbert pour achever William, c'est qu'Alexandre, lui, fourre pas son nez dans ce qui le regarde pas. Dans cette maison, chacun peut dire librement ce qui lui plaît aussi longtemps que ça lui chante, partir chasser quand il en a envie et faire en toute chose ce qu'il juge bon. Alexandre et moi, on se mêle pas des petites affaires de l'autre.

— Il tiendra pas l'hiver, protesta William qui malgré tous les arguments avancés par Herbert s'en tenait obstinément à son opinion.

La visite de William le Noir et de Mads Madsen ne fut pas un succès. Ils ne restèrent qu'une nuit, ce qui était bien au-dessous des normes de visites ordinaires, et quittèrent Guess Grave fermement convaincus que la santé mentale d'Herbert allait sombrer s'il ne se débarrassait pas du coq. Sur le chemin du retour ils croisèrent Valfred et Anton ; William et ce dernier parièrent au sujet du coq, ce qui eut, bien sûr, pour effet immédiat de dévier les traîneaux des chasseurs de Fimbul sur Guess Grave. Anton avait misé quinze couronnes et brûlait donc de voir ce coq sur la longévité duquel il s'était si hardiment engagé.

Au premier regard sur le coq, Anton eut le sentiment que son argent courait un sérieux danger. L'oiseau aurait

certainement du mal à rester en vie jusqu'au retour du soleil. Mais, au cours de la démonstration qu'Herbert fit des nombreux aspects positifs de l'état d'Alexandre – son port splendide, sa crête qui en certaines occasions était encore capable de se dresser toute seule, les beaux cercles orange autour des yeux –, il reprit quelque espoir en sa mise.

Valfred ne se prononça pas plus que ne l'avait fait Mads Madsen. Il choisit le meilleur lit de la maison, c'est-à-dire la paille d'Herbert, s'y allongea et fit résonner bientôt force ronflements et soupirs de bien-être. Un long voyage exige un long repos et il ne se levait que parce qu'il fallait bien bouffer ou si des exigences naturelles l'obligeaient à sortir.

Quand de temps à autre Herbert partait à la chasse, Valfred se retrouvait seul à la maison avec Alexandre. Ils ne se parlaient pas. L'un, sur son perchoir, philosophait, et l'autre, du fond de la couchette d'Herbert, emplissait la cabane de ronflements fracassants. Une aimable compréhension régnait entre eux. À son réveil, Valfred saluait l'oiseau, somme toute créature animée et compagnon domestique agréable, d'un hochement de tête, et à deux reprises, au cours de son séjour, il s'extirpa de sa couche pour donner de l'eau à Alexandre et même quelques miettes de pain.

Anton se plaisait à Guess Grave. Jeune homme avide de s'instruire, il se complaisait dans la compagnie d'Herbert. Herbert n'était peut-être pas si cultivé que l'on aurait pu le souhaiter, mais c'était tout de même quelqu'un au riche vocabulaire et aux idées originales. Ils allaient chasser ensemble, contrôlaient de concert les pièges à renards et tiraient quelques bœufs musqués pour rapporter un peu de viande à la maison. Ils bavardaient sans cesse. Principalement à propos d'Alexandre auquel Anton portait un vif intérêt, vu qu'il avait parié une petite fortune sur les chances de survie du volatile. Ils échangeaient des théories

sur la philosophie du coq, ce qui leur permettait, naturellement, de développer les leurs. Ils approfondissaient nombre de matières ardues, discutaient et s'écoutaient et se trouvaient l'un l'autre particulièrement intéressants. Valfred, lui, restait à dormir à la maison.

Quand les chasseurs de Fimbul s'en allèrent enfin, Anton avait en secret résolu de passer l'hiver suivant avec Herbert. Ses joues étaient colorées, ses yeux brillaient, et il jubilait à l'idée du jour où il toucherait ses quinze couronnes de la main de William le Noir.

Alexandre se tira de janvier sans trop de dégâts. Ce n'est qu'à la fin du mois qu'il se mit à dépérir. Au début de la deuxième semaine de février, ça tournait vraiment mal. Il restait allongé. « Il a le vertige, pensa Herbert. Il est resté trop longtemps perché là à méditer, ça lui aura donné le vertige. Ce coq est plus complexe qu'un être humain ne peut le concevoir. »

Ce mois était le plus froid de l'année et il faisait noir jour et nuit. Alexandre ne parvenait plus à émettre ce chant qu'il avait jusqu'alors claironné, précis comme une horloge, matin après matin. Il perdit sa bonne humeur et son port arrogant. Son corps s'inclina sur ses pattes nues dont, petit à petit, la température avoisinait le zéro. De temps à autre, il gargouillait d'une voix brisée son dégoût de l'existence. Puis il commença à perdre ses plumes. Chaque jour Herbert découvrait de nouveaux espaces de peau.

— C'est les vitamines, expliqua-t-il à Alexandre. Pendant la nuit polaire, il faut absolument ingurgiter les vitamines dont on a besoin. Sinon on chope le scorbut et c'est la fin des haricots. Je m'en vais te tambouiller un peu de friandises et ton pelage d'hiver va repousser.

Herbert concassa des myrtilles et du varech dans une boîte à café et présenta le tout à Alexandre. Mais celui-ci avait également perdu l'appétit, ce qui, souvent, va de pair avec la mélancolie. Il restait blotti dans un creux de la

paillasse de varech et se sentait vraiment mal. Herbert l'emballota de peaux de renard et le fit coucher avec lui.

— C'est de chaleur que tu manques, s'apitoyait-il. T'es pas habitué à la vie polaire, p'tit Alexandre ! Ça prend du temps au sang de s'épaissir, crois-moi. L'année prochaine ce sera bien plus facile, t'auras pris l'habitude. Et cet été je crois que nous allons inspecter la maison de fond en comble et calfeutrer les plus larges fissures.

Il serrait Alexandre contre son torse chaud et velu.

— Une bonne température est indispensable à l'organisme, dit-il doucement, sinon ça ne fonctionne pas.

Il caressa avec tendresse la crête presque entièrement desséchée.

— T'es plus ce que t'as été, mais ça va passer, promit-il. Tu comprends, la question d'avoir froid ou non ça varie d'un homme à l'autre. Y en a qui supportent bien le froid, comme moi, et d'autres qui ne supportent presque rien. Ce sont surtout les maigres qui se gèlent et toi, t'as sérieusement fondu ces derniers temps, p'tit Alexandre.

Le coq gargouilla une réponse incompréhensible et cligna des yeux avec reconnaissance, somnolant un peu dans la tiédeur d'Herbert.

Le 26 février fut une journée de gel intense. L'atmosphère était immobile et le froid mordant. L'air était vif à brûler les poumons, et les chiens, couchés en petits groupes dans la neige, posaient leurs queues touffues sur leurs museaux pour réchauffer ce qu'ils respiration.

Ce 26 février, juste avant midi, Alexandre se leva tout seul. Il s'extirpa avec difficulté des bras d'Herbert et grimpa sur le rebord de la couchette d'où il se laissa tomber au sol. Le bruit réveilla Herbert qui, se frottant les yeux, regarda Alexandre, surpris. L'oiseau se dirigeait vers la porte d'un pas raide.

— Dis donc, murmura Herbert, voilà qu'Alexandre part s'amuser !

Il balança ses jambes hors de la couchette et le suivit sur la pointe des pieds.

— Sûr que ta vieille carcasse s'est revigorée, rigola-t-il, ça marche, Alexandre, même si t'es à court d'entraînement !

Il se mit à genoux et suivit l'oiseau à quatre pattes pour le garder à portée de main s'il venait à tomber.

— Dans un mois, ça commencera à se réchauffer un peu, fit Herbert, à ce moment-là on reprendra nos balades dehors, tous les deux.

Alexandre alla droit vers la porte et une impulsion la fit ouvrir à Herbert. Alexandre sauta sur le seuil surélevé, pencha la tête de côté et fixa le paysage dans son habit d'hiver. Au loin, bien au-delà de la mer, brillait d'un éclat vif un croissant de soleil, de même forme et de même teinte qu'un quartier d'orange sanguine. Le soleil était de retour.

Alexandre se cambra. Il rejeta sa tête en arrière, dressa sa crête au prix d'un pénible effort, ouvrit le bec, aspira tout l'air qu'il put au fond de son gosier et chanta. Le coq chanta trois fois. La première sans trop de force, la deuxième sur un ton fêlé, craquelé par le gel, mais la troisième, si clair et si ferme qu'Herbert en eut les larmes aux yeux. À ce moment, la voix se brisa, Alexandre gargouilla, râla et toussa à s'en faire sortir les tripes par le bec. Il se redressa une fois encore et demeura fixe et tendu à brandir les plumes invisibles de sa queue, avant de s'écrouler sur le seuil, raide mort.